

## Anno 2112

*L'aventure sans pareille du capitaine Charles Nocher, racontée par votre serviteur Constantin Trocurieux*

*N.B. : la concordance des temps pourra paraître confuse au lecteur. La raison en est que Nocher lui-même divaguait et hésitait sans arrêt entre le futur et le passé en me racontant son histoire. Par le souci de réalisme que mes plus fidèles lecteurs connaissent, j'ai tenté de rendre sa confusion.*

« J'essayais d'entendre la pièce tomber sur le bar, » m'explique Nocher, à voix très très haute. « Mais c'était définitif : j'étais sourd, et ce depuis cette aventure que j'ai eue en 2112. » Mais, me dis-je, nous ne sommes qu'en 2017... « Enfin, continue Nocher, ça ne vous intéresse pas, je pense. C'est qu'il jouait bien ce jeune, au piano, quand même. Quand je pense qu'il sera mort quand je partirai – ou plutôt, quand je suis parti mais que le moi du futur sera parti – pour ma dernière aventure. C'est plutôt long à expliquer, mais en gros, aujourd'hui, je ne devrais pas encore être né. Enfin, vous vous en foutez, c'est une autre histoire ! » Il rigole, tout aussi fort qu'il parle. Je tique aussi sur ces remarques, cependant. « Ah, ce jeune au piano, il faisait plaisir à voir, envoûté par son instrument, et sa musique... C'est que je l'entendais ! Et parfaitement ! Sans ce sonotone ! » Il pointe son oreille du doigt, sans la toucher. « Je ne crois pas en Dieu, mais là, je l'ai remercié. C'était trop beau. C'est après que j'ai remarqué quelque chose d'étrange : le bâtiment de l'office du tourisme, en face du café, il n'avait pas sa tristesse et sa froideur habituelles. J'aurais juré, voyez-vous, que cet immeuble était gris. Toute cette fichue ville me semble grise en comparaison à ce que j'ai pu voir dans mon passé du futur... » De nouveau, je ne comprends pas où il veut en venir. Ou il est gâteux, ou il me raconte des craques, ou bien il a une autre histoire à raconter. « C'était comme si des petits malins étaient venu le peinturlurer dans tous les sens. Les couleurs bougeaient, étaient changeantes, il y avait des dessins aussi, des visages, des fleurs, des mains qui s'entrelacent, des fruits, des animaux...

–Merci, » le coupé-je d'un revers de main. Ce n'est pas le premier à me raconter la vision extraordinaire qu'il avait eue suite à la musique du piano, qui était probablement aussi celui qui animait ce fameux chalet pivotant. On n'a jamais retrouvé ni le chalet, ni le piano, ni son mystérieux propriétaire. Il y a juste ce berger fou qui affirme avoir été emmené pour un tour de l'univers avant de revenir dans ses pâturages. Il disait aussi que le pianiste était son cousin. Je n'ai rien pu tirer de plus intéressant de sa part : à l'heure qu'il est, l'absinthe doit avoir achevé la dernière partie viable de sa santé mentale.

Cela dit, une fois mes entretiens avec les gens du café, j'aborde le capitaine Nocher pour l'inviter chez moi. Je veux le voir en privé, pour qu'il me parle plus en avant de 2112.

« Je viens quand vous voulez, » me dit-il, tout sourire. « Vous savez, je ne vois pas tellement de monde, et ce sera l'occasion d'enfin raconter cette histoire. Comme ça elle ne sera pas perdue.

–Pourquoi le serait-elle ?

–Je me fais vieux, et je ne parviens pas à l'écrire. Il faut que je la raconte, en parlant, pour la revivre correctement. »

Quelques jours plus tard, je termine de préparer le café et un bol de biscuits quand le capitaine sonne à ma porte. Il semble se présenter sous un jour nouveau : plus radieux, il porte un uniforme bleu sombre avec différents badges et, sur sa poitrine, l'insigne à son nom qui le rend si fier. Il se tient raide, comme si le tissu du vêtement redressait son corps vieilli par les années, comme si les souvenirs, par une série d'automatismes, le faisaient reprendre sa posture d'autrefois. Son regard aussi a changé : de grand-père sympathique, il est passé à une détermination et une sévérité retrouvées grâce à ces mêmes souvenirs. Je l'invite à entrer, et ses bottes de combat font trembler tout le plancher de l'appartement. Il se tient droit et sérieux sur le canapé et s'offusque presque quand je lui propose de s'installer plus confortablement.

Soudain inquiet par cet énergumène qui n'est pas le même que celui que j'ai écouté au café, je vais chercher la cafetière que je transvase dans un thermos et j'apporte, avec celui-ci, deux tasses que je remplis immédiatement. J'ai bu la moitié de la mienne quand il se décide à entamer la sienne.

C'est moi qui entame la conversation : « Donc, vous me parliez de l'année 2112. Vous prétendez venir de là ? Vous venez du futur ?

–C'est l'explication simple, dit le capitaine. Ce n'est pas de mon plein gré que je suis venu. Disons que j'ai été expédié ici de force.

–C'est-à-dire ?

–C'est compliqué, je vous ai dit.

–Peu importe, m'emporté-je, c'est intéressant ! Si vous vous rappelez, j'ai fait le reportage sur ce chalet au piano, donc quand on est capable de croire à une histoire pareille, croyez-moi, un voyageur temporel, de plein gré ou non, c'est presque normal !

–Vous êtes beau garçon. » Je sursaute et rougis, il me sort cette réplique de nulle part ! « Vous attendez sûrement une femme. Ou bien une femme vous attend. Tout bien réfléchi... » Il s'apprête à se relever et partir quand je m'interpose entre lui et la porte.

« Vous allez me parler de 2112, capitaine. Croyez-moi, je ne suis pas du genre à lâcher l'affaire.

–C'est que je ne me sens pas très en forme. Je ferais bien d'aller voir un docteur.

–Ne vous cherchez pas des excuses ou je vous appelle le docteur moi-même, après vous avoir donné une vraie raison de lui rendre visite !

Il me hurle des injures incompréhensibles quand soudain il s'étreint la poitrine en tirant une grimace de douleur qui tord un à un tous les traits de son visage en un tableau angoissant. « Vous vous sentez bien ? » lui demandé-je. Sa seule réponse est un râle guttural effrayant. Réalisant ce qui se passe, j'appelle immédiatement une ambulance et, à l'hôpital, on le sauve in extremis.

Quelques mois plus tard, un soir de pluie, je suis tranquillement en train de regarder ma série favorite quand, de nouveau, Nocher sonne chez moi, à nouveau vêtu de son uniforme qu'il a dû recoudre après l'intervention, sur lequel il a conservé deux badges qui passent moins inaperçu : l'un représente un crâne barbu avec une casquette de marin et l'autre une baleine entourée de tortues. Il est moins fort, moins raide, moins déterminé. Son visage est plus maigre, plus pâle, plus fatigué. « Vous m'emmerdez avec votre lettre, » me dit-il. « Je pourrais vous la réciter par cœur, tellement de fois vous me l'avez renvoyée ! J'ai délibéré avec... Bon, me voilà, quoi ! Allez, installez-vous que je vous la raconte, cette histoire, qu'on en finisse. »



Je lui assène un grand sourire et je prépare le dictaphone. Dans un grognement agacé, le capitaine s'assied sur mon canapé et observe une photo de mon père, mort il y a trois ans, puis il lui sourit comme à un vieil ami. « Bon, » commence-t-il. « D'abord, est-ce que vous savez ce qu'est le *bloop* ?

–Un son non-identifié enregistré dans l'océan Pacifique ? Ouais, j'ai lu quelques légendes urbaines dessus, mais ça s'arrête là.

–On l'a identifié. C'était dû, pense-t-on à un séisme, lui-même causé par le détachement d'un gros bout de glace quelque part dans le Pacifique. Ce sont des choses qui arrivent souvent, et encore plus en 2112 parce que, surprise, le climat y sera bien plus chaud que maintenant !

« Donc bon, en 2097, on réenregistrera des bruits semblables. Sauf que, avec la quasi-absence de banquise à partir de 2070 à peu près, il sera impossible de tirer la même conclusion, vous pensez bien. C'est là que va arriver un parvenu tout frais sorti de l'université consulaire européenne, un fan des histoires Lovecraft, et il nous affirmera que la source se localise pas loin du point Nemo. Enfin, il nous a montré un endroit pas loin de ce point, mais le nom est imprononçable...

–Vous voulez parler de R'lyeh ?

–Oui voilà, mais peu importe. Bien entendu, tout le monde va se moquer de lui. Il va être la risée des réseaux sociaux et d'à peu près tous les milieux scientifiques du monde entier pendant plusieurs semaines. N'importe quelle personne saine d'esprit aurait abandonné l'idée de se tenir à un projet aussi fantasmagorique. Mais le garçon, il connaissait quelqu'un qui en connaissait un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'en une dizaine d'années de lutte acharnée avec la bureaucratie, il obtienne l'autorisation pour une mission sous-marine afin d'aller explorer les profondeurs vers l'origine hypothétique du *bloop-2*, comme il le surnommera. Et c'est là que j'entre en jeu, Monsieur Trocurieux : vous avez devant vous Charles Nocher, capitaine du Grand Ancien et responsable du désastre de l'opération Cthulhu. »

Je bois une gorgée sceptique de café. « Et c'est pour ce désastre qu'on vous aurait renvoyé dans le passé ? C'est une punition ?

–C'est ce que mes supérieurs auraient fait, s'ils en avaient la possibilité.

–Ils ne l'avaient pas ?

–Peu importe. J'avais des ordres, j'en ai toujours.

–Je vous suis mal.

–Vous touchez à des informations que je ne peux pas révéler. Pas tout de suite.

–Bon. » Je rebois une gorgée sceptique, puis je rassemble mes idées avant de continuer : « Et donc, l'opération Cthulhu ?

–Nous partirons de l'île de Pâques, mais au lieu d'une fusée, nous avons pris le sous-marin, comme je l'ai dit, et nous allons descendre vers les abysses, moi, le jeune lovecraftien et différents scientifiques, ainsi qu'un troubadour.

–Un troubadour ?

–Oui, un chanteur, un barde, comme vous voulez – on a oublié le sens de tous ces synonymes, vous savez, la soi-disant simplification de la langue, toutes ces bêtises –, alors, oui : un troubadour pour conter nos exploits dans les dîners mondains, le tout édulcoré et enjolivé pour ne heurter ni la sensibilité des bien-pensants, ni les bonnes mœurs.



–Vous êtes bien caustique avec la société du futur. Elle est si horrible que ce que vous prétendez ?

–J’y ai vécu. Ça vous suffit ?

–Faute de mieux... J’en conclus que cet exploit-là, il ne nous le contera pas ?

–Eh bien, même s’il le voulait, à l’heure actuelle du temps futur – si ma seconde montre ne s’est pas dérégulée –, il ne le pourrait pas, puisque je suis le seul survivant...

–Qu’est-ce qui s’est passé ? » le coupé-je.

Son regard se fait foudroyant : « Laissez-moi le temps bon sang ! J’y viens ! Bon. Au début tout marchait comme sur des roulettes. Puis un jour, quand nous approchions de l’objectif, les scientifiques à bord étudiaient attentivement les poissons, les coraux et autres vivants des fonds marins, dans l’idée de peut-être découvrir une nouvelle espèce, je ne sais pas, quand l’un d’entre eux a eu une hallucination. On m’a décrit la scène : tout d’un coup, le gars s’est mis à hurler comme une petite fille effrayée, a déchiré ses vêtements et courait nu à travers l’aire d’observation en déclamant, avec une voix de plus en plus inhumaine, une phrase incompréhensible que seul le gamin comprenait, ou prétendait comprendre, martelant que son bon prophète avait raison. Le malheureux prenait les récits de Lovecraft comme un catéchisme, je vous dis. D’après lui, c’est un passage de ce livre, le *Necronomicon*, que le biologiste a hurlé. Quelque chose en rapport avec la mort et ce qui dort, un truc dans le genre. Bref.

« On a donc mis le chercheur effrayé en isolation et, à son chevet, je lui ai demandé ce qu’il a vu. “ Oh, capitaine, mon capitaine ! J’ai vu une vallée et des milliers de flèches, “ me disait-il en me serrant le poignet de toutes ses forces, s’accrochant à moi, “j’ai vu des cascades de poussière, et au bout de la vallée, plongée dans les ténèbres, j’ai vu une pyramide et, en son sommet, une lumière blafarde m’éblouissait, et cette lumière me disait... Ah... Elle me disait... “ Je n’ai jamais su ce que cette lumière lui avait dit. Il a recommencé ses hurlements et ses litanies incompréhensibles. Puis avant que je puisse l’arrêter, il a brisé le verre sur sa table de nuit et a jeté sa gorge sur les éclats.

« Heureusement pour moi, le gamin, qui voulait aussi éviter de trop faire de vagues – un homme qui se suicide devant vous impuissant, ça peut vous coûter votre place –, va demander à des robots de faire disparaître le corps et me fera rédiger une version officielle : le biologiste ne se sera pas suicidé, mais j’aurai dû l’abattre car il m’aura menacé avec les mêmes éclats qui étaient là plantés dans sa chair, imbibés de sang. Car le suicide est un déshonneur. Il aura donc cherché à être seul avec moi, et il aura voulu prendre le contrôle du sous-marin, me dictera le gamin. Et pour parfaire le mensonge, il va lui-même tirer une balle dans la gorge de mon agresseur, pour qu’on n’arrive pas à identifier les coupures du verre.

« Après cet accident, nous sommes parvenus à ce point Nemo, où se trouvait une faille gigantesque dont l’ordinateur de bord ne parvenait pas à estimer la profondeur. Nous devons néanmoins descendre là, car d’après le jeune homme, il s’y trouvait cette fameuse cité..

–Et elle s’y trouve bel et bien ?

–Non. Mais nous allons découvrir autre chose. *Je vais* découvrir autre chose. À un moment, il y avait comme une grotte dans les parois de la faille, assez grande pour que le sous-marin s’y aventure. Après consultation de l’équipage humain – la plupart des tâches seront assurées par des robots – nous allons décider de partir explorer cette grotte avant de continuer plus bas. L’ordinateur de bord ne détectait toujours pas de fond. Nous en profiterions pour voir s’il n’y avait pas de



l'entretien manuel à faire. Peut-être que des bêtes avaient réussi à s'infiltrer dans le sous-marin, ou que la pression de l'eau détraquait les dispositifs à bord, malgré la résistance de l'engin.

« À notre grand étonnement, il y aura une poche d'air, un gigantesque lac salé souterrain à je ne sais combien de profondeur sous les mers, bien plus que vingt-mille lieues, en tout cas. Je vais partir en exploration avec le garçon, le troubadour et quelques robots de combat, à travers une caverne que nous pouvions traverser à sec. Les stalactites et les stalagmites luisaient d'un bleu onirique, grâce aux espèces inconnues de champignons qui poussaient dessus. Qui aurait cru que la vie était possible à de tels endroits ? Les reflets, aidés de la surface de l'eau, donnaient à l'atmosphère ce même grain que nous voyons, ou croyons voir, quand on rêve. Vous voyez ce que je veux dire ?

–Pas vraiment, mais j'imagine bien que ça devait être impressionnant.

–On ne peut pas l'imaginer. C'était surréaliste. Mais le rêve s'est vite estompé.

« En effet, toute la lumière a disparu d'un coup. Puis le sol a tremblé, et un grondement énorme a retenti dans la salle, et l'eau atteignait nos semelles pourtant placées bien en hauteur, je l'avais vu, par rapport au sous-marin. Celui-ci avait disparu, avec tout l'équipage, sous un éboulement. J'ai regardé autour de moi, il n'y avait plus que le gamin, le troubadour et les robots, sauf un dont seul le bras déboîté dépassait de sous le morceau de pierre devant nous. Nous étions faits prisonniers. Inutile de préciser que la panique, parmi les humains, était à son comble, surtout en ce qui concernait le troubadour. Il sautillait dans tous les sens en déclamant :

*“Ah ! Grands dieux, qu'ai-je fait pour mériter pareille*

*“Mort dans un Inconnu par l'homme jamais sondé*

*“J'aurais certes mieux aimé, par les étoiles,*

*“Traverser l'Univers, observer ses limites.*

*“Mais je suis prisonnier, de la Terre pourrie*

*“Je suis pourriture, vous êtes pourriture !*

*“Voici, mes chers seigneurs, notre humble sépulture. “*

« Il a fait une révérence avant de se coucher en position fœtale. J'ai évité de justesse que le gamin, qui avait la détente facile, ne lui colle une balle dans la tête, j'ai secoué le troubadour et nous nous sommes engagés dans un petit tunnel, plus haut, qui était notre seule échappatoire. Il puait l'humidité et, comme le répétait ce troubadour, la *pourriture*, celle des profondeurs. J'enviais beaucoup les robots, avec leurs nez ornementaux dépourvus de capteurs olfactifs.

« Au bout d'un moment, nous sommes parvenus à une autre cavité plus grande, que traversait une rivière dont l'eau semblait *hurler*.

–De l'eau ? Hurler ?

–Oui, des plaintes, comme des âmes en peine. Et les parois de la grotte ressemblaient à des visages torturés. Cette vue me glaçait le sang, et je voulus avancer quand le troubadour nous cria :

*“Maître, mon capitaine, soyez fort étonné !*

*“Cette eau est douce, elle est sucrée !*

*“Venez donc en goûter, si vous êtes assoiffé ! “*

« J'allais le faire quand il s'est mis à se tordre de douleur en rotant violemment, voulant vomir mais n'y arrivant pas. Il se serrait l'estomac, en proie à des crampes insupportables. Il a fini par vomir mais pas de bile, pas de sang, rien. Il a juste exhalé un nuage brillant successivement de toutes les couleurs et de toutes leurs nuances, qui criait des plaintes comme la rivière. Il a fini par



s’y mêler, happé par le courant. Alors, l’eau s’est imprégnée de cette multi-couleur et s’est mise elle-même à briller comme autant de soleils bigarrés, si bien que pendant un instant j’ai été aveuglé.

« Quand j’ai recouvré la vue, la pénombre était de nouveau là, plus forte. Les robots, notre unique source de lumière, étaient au sol, criblés d’impacts – des balles ? – mais je n’avais entendu aucun coup de feu. Je réussissais tout juste à voir le gamin, tétanisé, encore inébranlable, cinq minutes avant – ce qui me semblera cinq minutes avant – le voilà qui fixait un point derrière moi, le pantalon mouillé et des larmes de bébé coulant sur ses joues. Je me suis retourné et j’ai vu une barque et, à bord, un vieillard tout décrépité, qui semblait nous attendre. Une petite lanterne à la proue laissait entrevoir un visage osseux encadré par une barbe noire, et je me demande encore ce que voyaient ces yeux d’un noir profond, à aspirer votre âme. Il tendait le bras vers nous et ne cessait de nous demander, d’une voix rauque, humide et lugubre : “Vous avez ce qu’il me faut ? “

« Le gamin m’a regardé et, dans la panique, ayant mal compris sa demande, il lui a tendu un briquet. L’homme a saisi l’objet, l’a jeté dans la rivière, a brandi sa rame et, du plat étonnamment aiguisé de celle-ci, il a décapité celui qui sera à l’origine de tous mes malheurs. J’ai réfléchi un court instant, toujours plus gêné par les “Vous avez ce qu’il me faut ? “ toujours plus insistants. J’appréhendais une mort toujours plus proche, toujours plus certaine. Puis je me suis dit que, aussi incroyable que ça puisse paraître – un humain, vivre à de telles profondeurs ! – ce devait être un passeur, ou quelque chose du genre. S’il n’est pas humain, me suis-je dit, il semble pratiquer des mœurs humaines... J’ai donc sorti une pièce que je lui ai tendu. Il l’a longuement examinée puis m’a accepté à son bord.

–Vous semblez serein, pour avoir assisté à la mort de tant d’humains.

–Oh, vous savez, à force de les assister on s’y habitue... » Encore une phrase évasive énigmatique. « Il m’a alors fait remonter cette rivière souterraine où partout, à sa surface et autour d’elle, semblaient se dessiner ces visages en souffrance. Il m’a même semblé en reconnaître certains. J’avais le souvenir de les avoir vus, mais je ne savais plus quand ni où. À mesure que nous avançons, j’oubliais les personnes que j’avais connues, si bien que dans ma mémoire, il ne restait que moi et ce que j’avais vécu, quelques fragments de souvenirs que j’ai réussi à conserver... Pourquoi ceux-ci et pas d’autres, je n’en sais rien.

–Vous êtes en train de me dire que vous n’êtes pas sûr de ce que vous me racontez ?

–Pas sur toute la ligne. Il est possible que je brode pour rendre le tout cohérent. Mais continuons. » Il fait un geste pour faire taire ma question. « Nous avons ensuite débouché à un endroit plus chaleureux, trop par rapport à l’enfer qui le précédait. Des prairies bigarrées de fleurs, des vergers, des lacs et des rivières à l’eau claire nous entouraient ; des bêtes sauvages, du bétail, bondissaient dans de gras pâturages, et des êtres humains, tant des inconnus que des visages qui, de nouveau me disaient quelque chose, ceux-là couraient, jubilaient, se baignaient et dansaient nus, un peu partout autour de nous – certains nous ont même salué, nous qui sonnions si faux dans une telle ambiance de bonheur – ; des oiseaux de toutes espèces, de toutes les couleurs volaient dans un couchant perpétuel, où l’on voyait comme à midi. Le passeur m’a déposé à une berge où se trouvait un vieil homme barbu, au visage quelque peu difforme, qui était assis sur un rocher, à méditer.

« Une fois sur la terre ferme, j’ai levé les yeux et j’ai vu une chose extraordinaire : une baleine géante projetait son ombre sur nous. Elle volait ! Et, entourée de tortues de mer, elle avançait vers



des montagnes au loin. Sur son dos rocaillieux couvert de mousse et de quelques végétaux, des cerfs gambadaient là ou étaient couchés, sereins, dans le ciel rosé.

–Un rapport avec vos badges ?

–Une grosse coïncidence : la baleine, c’est le logo de la marine consulaire européenne. Le crâne indique mon rang de capitaine. Bon, alors, quand je me suis approché, du vieil homme, il a ouvert les yeux et m’a dit : “Charles, je t’attendais. “ Il s’est levé et c’est là que je me suis rendu compte à quel point il était *géant*.

–Vous accentuez sur le *géant*. C’est normal ?

–Ah... Eh bien, c’est que j’avais l’air d’un enfant, à côté de lui, c’est pour ça. Je ne devais pas lui arriver plus haut que la hanche...

–Bien. Passons sur ces détails, voulez-vous. » Le patron du café avait accentué exactement pareil sur exactement le même mot pour décrire, peut-être, exactement le même homme mystérieux qui avait amené le piano chez lui. « Il vous attendait, et donc ?

–Et donc je lui ai demandé d’où il me connaissait. “Mais, Charles, “ a-t-il dit. “Je vous connais tous, vous les Terriens. En revanche, peu, parmi les vivants, ont le privilège de me rencontrer. Tu es l’un d’entre eux. J’espère que cet endroit te convient... –Attendez, j’ai dit, c’est quoi cette histoire de morts et de vivants ? Et en quoi je suis privilégié ? Je vous signale que je viens de me faire amener dans cet endroit à des kilomètres de profondeur, j’ai perdu tout mon équipage, je dois être porté disparu et rayé de toutes les bases de données imaginables de la Terre. Aux yeux de la société, je suis mort, vous comprenez ? –Quand ai-je parlé de mort ? Aux yeux de la société, tu l’es peut-être. Mais elle aura une fin. Comme tous les êtres. Comme toi, aussi. Mais elle n’est pas encore arrivée. Tu es juste dormant. En effet beaucoup dorment, peu se réveillent, mais personne qui peut me rencontrer n’est mort. Tu as toujours ce souffle, Charles. “

« J’ai rapidement regardé autour de moi et j’ai demandé : “Vous attendez quelque chose de moi ? –Pas encore, m’a-t-il répondu. D’abord, laisse-moi te faire visiter. “ Alors, il m’a pris par le bras et nous avons fait le tour de ce monde extraordinaire qui, pour ce que je sais, doit se trouver au centre de la Terre, si ce n’est dans une dimension parallèle dont l’entrée se trouve au point Nemo... » Il fait une pause pour respirer et boire une gorgée d’eau, s’étrangle et se reprend : « Vous ne croyez pas à mon histoire, je pense.

–Si si, capitaine. » Je mens pour voir jusqu’à quel degré d’absurde il est capable d’aller. « Elle est extraordinaire, incroyable, invraisemblable, même. Mais j’y crois.

–Mais vous envisagez quand même que ce que je vous raconte est faux – vous dites qu’elle est invraisemblable – vous pensez peut-être que j’ai tout inventé, y compris l’uniforme que je porte, pour vous donner l’impression... » Il est tendu et se tripote les genoux de deux mains nerveuses, je peux voir la sueur sur son front et sa respiration se fait plus forte, mais heureusement ça se calme. Une nouvelle crise cardiaque, voilà la dernière chose que j’aimerais qu’il lui arrive maintenant. Je n’ai pas envie d’être accusé pour sa mort !

« Vous allez bien ? » dis-je

« C’est que... ce qui suit, je ne sais pas si j’ai le droit de vous le révéler.

–Vous voulez parler des circonstances de votre envoi dans le passé ?

–Oui...

–Contentez-vous de raconter. Je n’aurai qu’à omettre ce qu’il faut omettre.



–Bon. Au pire, ils me trouveront un remplaçant... Le géant m’a donc emmené à travers un sous-bois jusqu’à une clairière où coulait une source au centre d’un cercle de fleurs, qui s’écoulait jusqu’au fleuve d’où j’avais débarqué. Là, il a sifflé avec ses doigts dans la bouche et, au même moment, le sol a commencé à bouger et j’ai entendu un cri de... baleine.

–Vous avez volé à dos de baleine ?

–C’est exact. Nous avons survolé les plaines où j’étais arrivé, jusqu’à des montagnes escarpées, dans une vallée pointillée de milliers de tours en flèche. Je commençais à angoisser un peu : ça ressemblait trop à la description du scientifique, les cascades en moins. J’ai tout juste eu le temps d’apercevoir une pyramide au loin quand, comme lorsque le troubadour est mort, j’ai été ébloui et, en plus, je suis passé dans les vapes.

« De nouveau, j’ai eu l’impression que bien plus que cinq minutes s’étaient écoulées. Je me suis réveillé nu dans une chambre, au sommet d’un édifice comme celui que je venais d’apercevoir, mais plus petit. Il y en avait des dizaines tout autour. Je m’apprêtais à descendre les marches quand un homme a sauté à mes pieds. Le troubadour, nu lui aussi – j’ai fini par me rendre compte qu’à cet endroit tout le monde était nu. Il semblait ne pas me reconnaître, et s’est contenté de tâter d’une lyre avant d’entonner :

*“Ami, de bon matin, sachez être joyeux*

*“Je vous vois là, la mine sombre*

*“Mais allons, comprenez ! Nous sommes du Soleil,*

*“Et le soleil brille, alors brillez donc !*

*“Brillez, soyez joyeux, ami, de bon matin !“*

« C’est là que j’ai compris. *Nous sommes du Soleil*. La plupart des humains qui étaient là venaient de la Terre, où brillait le Soleil. Ces ziggourats comme celle où j’étais logé, étaient des sortes de salles d’attente très confortables. Et tout autour, comme je l’ai dit, il y en avait des tas, et dans chacune, un humain attendait. En déambulant, j’en ai vu beaucoup déprimer, d’autres s’impatier de colère, d’autres encore supplier de rentrer chez eux. À la fin de mon parcours, j’en ai vu quelques-uns quitter leur demeure, complètement sereins, heureux, radieux, guidés par un être de la même apparence que le passeur qui m’avait amené là.

–Ça ressemble beaucoup au Purgatoire.

–Pas exactement. Pas comme le représentent les chrétiens, en tout cas. Parvenu à une clôture, j’ai senti une main sur mon épaule et mon bras, tant elle était grande. “C’est ton tour, “ m’a dit le géant, d’une voix calme. “Mon tour pour quoi ? “ ai-je demandé. Il ne m’a rien dit et m’a guidé jusqu’à un belvédère qui dominait le quadrillage parfait en hexagones dont chaque sommet était flanqué de trois ziggourats et, dans l’aire qu’encadrait chaque hexagone, se trouvait un petit jardin, et dans chaque jardin se trouvait une fontaine et un arbre fruitier pour lui faire de l’ombre. J’ai longuement contemplé cette vue, me sentant moi-même comme ces gens qui quittaient leur demeure en compagnie du passeur. Je pleurais car, pour la première fois, peut-être, je ressentais le bonheur. J’ai tendu les bras quand le géant m’a dit : “Pardonne-moi, Charles. “

« Alors, j’ai senti une morsure froide au niveau des reins, et d’un seul coup j’ai de nouveau été plongé dans les ténèbres. Puis je suis parvenu à une lumière éblouissante, puis un tunnel, dans lequel se côtoyaient des étoiles, des planètes et des galaxies. L’univers défilait devant mes yeux.

« J’ai vu l’éclosion primordiale, puis l’explosion.

« J’ai vu des mondes être créés, d’autres qui se sont créés.





« J'ai vu des mondes s'autodétruire, d'autres subir la destruction. J'ai vu la Terre, sa Lune et son Soleil.

« J'ai vu des dieux, j'ai vu des hommes. J'ai vu des clans, des tribus, des villages, des cités, des empires, leur montée et leur chute.

« J'ai vu la roue des événements.

« Puis je les ai vu, *eux*, qui nous regardent d'au-dessus de l'Univers, *eux* qui se moquent de nous. S'ils le voulaient, ils pourraient nous écraser, mais ils me l'ont dit : ça les amuse de nous voir, si petits, si insignifiants et pourtant aspirant à tant de grandeur. Ils jouent avec nous comme des pions sur un jeu cosmique.

–Alors là, dis-je, je ne vous suis plus du tout, capitaine.

–Vous voyez ! Ah, et pourtant ! Ce sont *eux* qui m'ont rendu sourd. *Eux* qui m'ont envoyé ici, vous comprenez ? Ils m'ont envoyé ici pour... pour...

–Pourquoi ?

–... »

*L'enregistrement s'arrête là. J'ai attendu un long moment, mais le capitaine n'était décidément pas décidé à me répondre. Alors, ma première pensée a été qu'il m'avait menti sur chaque mot. Surtout la fin, complètement incohérente. Cette histoire d'entités cosmiques, pensais-je, quelle connerie. C'était lui qui avait trop lu Lovecraft !*

*Vexé et un peu agacé d'avoir perdu du temps, mais surtout vexé, je lui ai donné congé. J'ai pensé qu'il était désespéré de perdre une personne à qui raconter ses sornettes. Mais il était calme, et, avant de partir il m'a dit une dernière chose que je cogite encore aujourd'hui, qui m'a décidé à quand même vous raconter cette histoire, à ne pas la faire passer à la trappe.*

*En se retournant, il s'est tapé le front dans un air d'eureka et m'a dit : « J'ai croisé votre père, avant-hier, pendant la nuit. Il vous salue bien. » Et il est reparti sans mot dire.*

